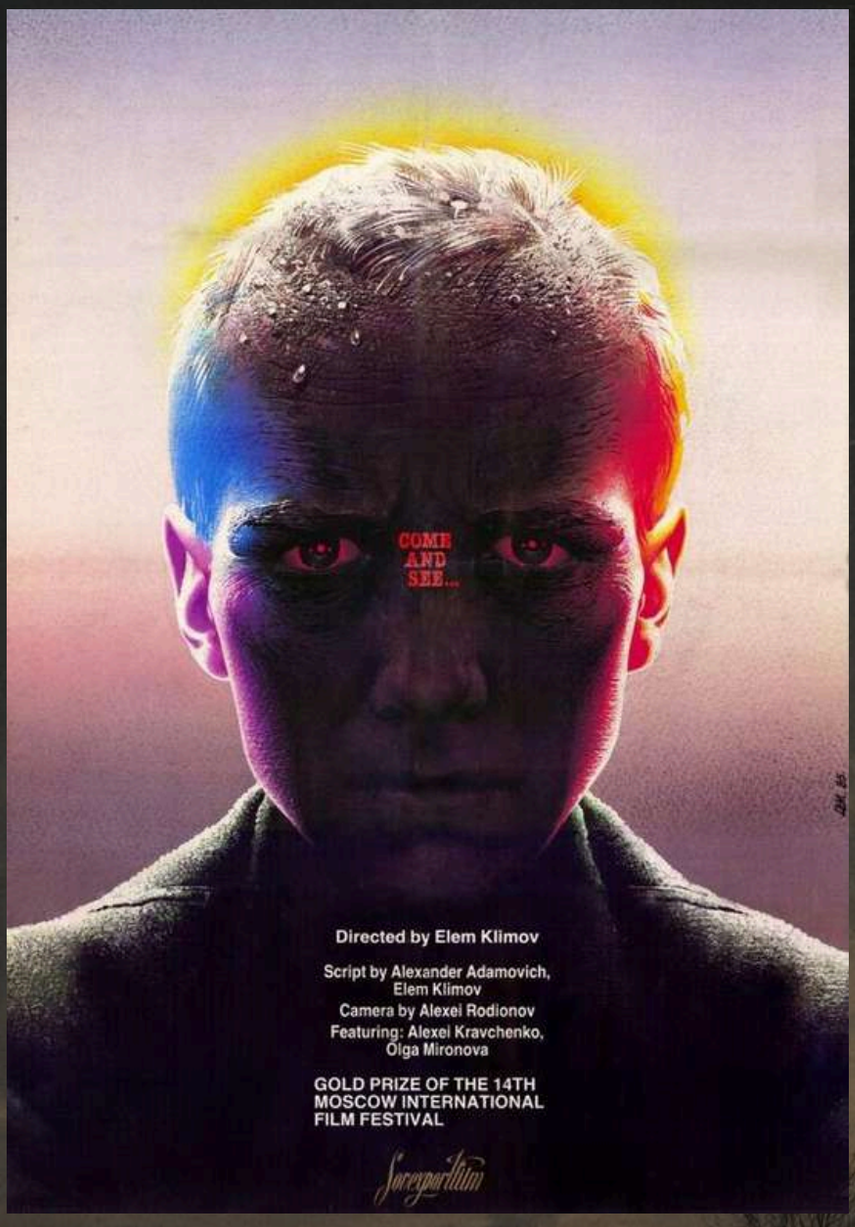
REQUIEM POUR UN MASSACRE (1985) : LE MEILLEUR FILM DE GUERRE DE TOUS LES TEMPS ?

Antonin Trac-DNMADe 2.8-22/10/2026

Un film, une histoire, une mémoire

Sorti en 1985, *Requiem pour un massacre* d'Elem Klimov s'est imposé avec le temps comme une référence du cinéma antimilitariste. Longtemps entravé par la censure soviétique, le film sera le dernier long métrage de son réalisateur. Inspiré de témoignages de survivants recueillis par l'écrivain Ales Adamovich, il suit Fliora, un adolescent confronté aux massacres nazis en Biélorussie. Ni grandes batailles ni victoire glorieuse : seulement des civils, des corps et une jeunesse sacrifiée.

Ce film m'a marqué à vie. La première fois, je l'ai vu seul et je suis resté bouche bée, presque incapable de bouger. En le revoyant pour cet article, mon avis n'a pas changé : il donne un visage à une violence qui dépasse l'entendement.







La violence comme arme de compréhension

Dès l'ouverture, un avion de reconnaissance allemand plane au-dessus de Fliora, ombre menaçante qui ne le quittera plus. Chez Klimov, la violence n'est ni spectaculaire ni héroïque : elle montre ce que la guerre produit sur ceux qui la subissent. Fliora, qui rêvait de rejoindre les partisans, est peu à peu dépouillé de tout ce qui faisait de lui un enfant. Ses traits se creusent, son regard se vide : le film ne montre pas seulement les blessures de la guerre, il les inscrit sur un visage.

Une question s'impose alors : que reste-t-il de l'enfance face à l'impensable ?

Imposer la réalité sans détour



Fliora apprend le massacre de sa famille et d'une partie de son village. Puis vient la séquence la plus insoutenable : tout un village enfermé dans une église et brûlé vif. Elle fait écho au massacre de Khatyn, le 22 mars 1943, où 149 personnes furent tuées, dont de nombreux enfants, et aux 628 villages biélorusses détruits avec toute leur population. Les bourreaux rient, photographient leurs victimes, tuent comme on abat du bétail : le massacre devient une procédure presque ordinaire. Privé de toute distance rassurante, le spectateur n'observe plus le massacre : il en éprouve la brutalité.



En s'échappant, Fliora retrouve Glascha, hagarde et ensanglantée après avoir été violée par des soldats allemands. Elle qui disait vouloir des enfants : la guerre prend jusqu'à l'avenir des survivants.

Une œuvre qui refuse de glorifier la guerre



Le son brouille la frontière entre réalisme et cauchemar : cris, moteurs et silences se succèdent jusqu'à désorienter Fliora, et nous avec lui. Quant au titre français, il prend tout son sens : un requiem pour les vies interrompues, mais aussi pour l'enfance de Fliora. Le titre original, « Viens et vois », tiré de l'Apocalypse, sonne comme une injonction faite au spectateur.



On pourra reprocher au film d'accumuler les horreurs jusqu'à rendre le spectateur presque insensible. C'est là tout le paradoxe de Klimov : en voulant nous confronter à l'insoutenable, il risque de nous y habituer. Mais cette saturation est-elle un défaut ? Klimov ne reproduit pas objectivement la guerre : il en restitue la perception traumatique, où tout se confond dans un même cauchemar. Le son déformé, les visages filmés au plus près et l'absence de répit traduisent l'effondrement des repères de Fliora. Cette violence formelle éprouve le spectateur, mais l'empêche surtout de réduire le massacre à une succession d'images historiques.



Mon expérience de spectateur

Ce second visionnage m'a fait comprendre que sa force tient à l'accumulation de ses images : plus qu'un enfant qui traverse la guerre, on voit disparaître celui qu'il aurait pu devenir.

Pourtant, la fin révèle ce qui le sépare encore des bourreaux. Fliora tire sur un portrait d'Hitler tandis que des archives défilent à l'envers, jusqu'à une photo du dictateur bébé. Là, il s'arrête : malgré tout ce qu'il a subi, il ne peut confondre cet enfant avec le monstre qu'il combat.

Le meilleur film de guerre de tous les temps ? La question reste subjective. Mais pour faire ressentir la destruction humaine derrière l'Histoire, *Requiem pour un massacre* est, à mes yeux, difficilement égalable. Plus de quarante ans après, il rappelle que derrière chaque image de guerre se trouvent des êtres humains, et que le danger commence peut-être lorsque l'horreur, à force d'être répétée, finit par nous sembler ordinaire.

Antonin Trac-DNMADe 2.8-22/10/2026